

PRIX DES ANNONCES :
 Annonces, la ligne, fr. 0.50; — Ann. financ. (avis d'ass. de soc.), la ligne, fr. 1.00; — Nécrologie, la ligne, fr. 1.00; — Faits divers (fin), la ligne, fr. 1.25; — Faits divers (corps), la ligne, fr. 1.50; — Chron. locale, la ligne, fr. 2.00; — Réparations judiciaires, la ligne, fr. 2.00.

Administration et Rédaction :
 37-39, rue Fossés-Fleuris, Namur

Bureaux de 11 à 1 h. et de 3 à 5 h.

Les articles n'engagent que leurs auteurs. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'Echo de Sambre & Meuse

La Rénovation sociale par la Paix

La Rénovation sociale par la Paix

Les heurts violents qu'ont subi en quatre ans de guerre les organismes sociaux ont tellement bouleversé l'économie de la société d'hier qu'il nous faut, à présent, appréhender les formes, les fonctions, l'orientation nouvelles que suggérera l'humanité de demain.

De nouveaux courants moraux parcourent les nations, la suggestion s'étend peu à peu jusqu'à devenir un désir précis.

Les individus tendent à se mettre à l'unisson moral et à part quelques réactions égoïstes, l'universel besoin de la paix s'impose.

On sent universellement que l'avenir de la civilisation européenne, de la civilisation mondiale est attachée à cette condition nécessaire d'accommodation à la structure économique de l'humanité de demain.

Les institutions politiques et sociales des peuples étant en corrélation avec le caractère de leur vie économique, l'humanité semble être à présent au bout de ses forces, les moyens de soutenir artificiellement les populations en vie (secours, ravitaillement) semblent être significatifs de la cristallisation des appétitions encore vagues et imprécises vers une organisation nouvelle.

La civilisation ne se déroule pas en ligne droite, elle présente une série d'interférences indiquées par les variations concomitantes du milieu social, par les modalités de la vie individuelle.

Chaque type de forme sociale est la résultante de la logique exogénétique des individualités et des éléments conditionnés par le milieu économique.

Chacune des organisations sociales successives est le résultat des adaptations lentes et spontanées.

Soumise pendant quatre ans aux dures lois de la guerre, l'humanité, orientant son effort sans cesse tendu au paroxysme, s'est créée de nouvelles habitudes, de nouveaux usages sont nés, de nouvelles règles se sont établies qui sont peut-être les prodromes des institutions futures.

Si nous regardons autour de nous, pour caractériser d'un terme abstrait, l'orientation du problème de la vie, nous dirons que nous vivons en plein pré-collectivisme.

Ce glissement invisible à sa raison d'être dans l'intérêt du capital qui devra, aussitôt que la paix lui rendra son essor, retrouver ses unités actives d'autrefois.

La systématisation des règles qui firent s'organiser les institutions de secours, qui font prévoir les lois futures qui régleront les conflits latents d'aujourd'hui, qui firent naître, surtout au sein de tous les peuples, cette intime conviction que la paix, c'est-à-dire la fraternité et la solidarité, sont le plus grand bien. La systématisation des besoins, des rapports des tendances, des courants sociaux actuels est en train de réaliser une société plus scientifique, plus logique, qui sera par là-même la cristallisation de la justice, de la vérité et de la bonté qui dorment au fond du cœur de l'homme.

Mais la réalisation de cette civilisation idéale a besoin pour l'activité fondamentale d'un système de forces logiquement coordonnées, dont le déroulement n'est possible qu'avec ce facteur : la paix.

Poussée à l'extrême limite des énergies morales et physiques, aux plus extrêmes confins de l'endurance, des espoirs toujours déçus, des inquiétudes toujours renaissantes,

des désespoirs tous ours prêt à surgir, la guerre nous apparaît comme la formule de l'absurde.

La guerre ne prouve rien, elle n'indique rien, elle ne démontre rien; elle n'est en soi que destructrice.

Mais à présent, le mouvement du mécanisme guerrier est trop formidablement accéléré pour que l'inertie de quelques-uns puisse en arrêter la course fatale, c'est la volonté des peuples seule qui dictera la paix aux peuples.

Depuis la guerre, une sélection permanente s'opère parmi les individus, elle s'opère parmi les pratiques techniques, parmi les expériences sociales et parmi les croyances.

La structure politique d'avant la guerre dont les données étaient les conditions même d'existence du capital industriel a lentement évolué, plusieurs rouages se sont arrêtés, plusieurs se sont brisés, d'autres se briseront encore.

Mais le trésor des forces humaines n'est pas inépuisable, l'endurance a ses limites, les ressorts de la volonté ne se peuvent indéfiniment comprimer sans risquer de se briser.

C'est une expérience sur la résistance des matériaux sociaux. Elle a duré plus qu'assez; assez de rouages sont brisés pour nous montrer que l'organisme n'était plus guère approprié aux conditions vraies de la vie; en briser encore davantage risquerait de trop simplifier l'outilage des restructeurs, de compromettre à tout jamais l'héritage lentement accumulé des acquisitions sociales, les éléments en seraient, en quelque sorte, neutralisés, incapables des combinaisons et des accumulations qui forment l'essence du progrès.

Prolonger la guerre, aller jusqu'au bout des forces humaines, c'est préparer une régression comparable à la ruine des empires assyro-babyloniens. Il ne resterait de notre culture séculaire que ce qui reste des vieilles cultures sociales de la Chaldée, de l'Égypte ou de Ceylan; quelques livres vides oubliés!

Les données humaines des deux systèmes s'assimileraient, se rejoindraient en un système logique, déterminé par la variation des conditions de la vie et de la pensée; si l'apparition prochaine de la paix permet de réaliser ces perspectives de progrès et de justice, que les élites conditionnées, que l'évolution mentale des peuples et le perfectionnement cérébral des unités sociales réclament impérieusement.

Malheur à ceux qui oseraient devoir poursuivre jusqu'à la suprême victoire cette folle aventure!

Ils enoient travailler à la conservation de la vieille société, ils travaillent simplement à sa destruction irrévocable et totale.

Si la guerre doit durer encore dix ans, comme tel homme d'état oserait l'espérer, il sera vain de parler encore de civilisation.

Ce ne sera pas la société nouvelle imposée par l'état d'avancement et la complexité progressive du milieu, mais la Barbarie qui suit la chute des grands empires, et si la guerre dure encore davantage, la vie étendue s'ajustant à l'accumulation des énergies potentielles qui devaient en diriger l'impulsion et qui seront devenues inertes, la vie nous ramènera à l'individualisme incompréhensif des sociétés primitives ou à quelque forme sociale pré-logique rudimentaire.

sans valeur ni intérêt. Les alliés chasseront l'Allemagne de France et de Belgique.

Dans l'« Evening News » du 16 juillet 1918, Northcliffe dit :

« Nous nous réjouissons d'entendre une voix aussi claire et aussi nette venant de l'Amérique. C'est ainsi qu'il faut parler. »

L'Allemagne devrait donc être anéantie dans le sens du « New-York Times », c'est-à-dire anéantie par une défaite sanglante et absolument désastreuse sur les champs de bataille, de façon à ce qu'il ne reste rien de l'Allemagne que les os des soldats morts en France et en Belgique.

« Pas de milieu », telle est la devise des « protecteurs » qui ont saisi le glaive « pour la Belgique ».

Le deuxième point visé par Balfour est constitué par notre politique à l'Est.

Le 1^{er} réponds à ce sujet : « La paix de Brest-Litovsk a été constituée sur la base d'un grand accord entre les gouvernements russe et allemand, qui a rendu leur existence propre aux races étrangères séculairement opprimées par la Russie. Ceci comporte une période de transition naturelle et jusqu'à ce que les forces de ces divers pays se soient coordonnées, l'Allemagne se sent obligée de protéger ces organismes aussi bien dans leur intérêt que dans son intérêt personnel. Tel est le cadre de la paix de Brest-Litovsk. »

Messieurs, les Russes ont vainement sollicité l'assistance de l'Angleterre; celle-ci n'a fait que les exciter à l'assassinat (et elle vient à présent s'ériger en juge) ainsi qu'à la reprise de la guerre; si c'est là une impossibilité pour la Russie, du moins pouvait-elle, en une guerre civile, créer à l'Allemagne une situation grave à l'Est.

C'est l'intermédiaire des bandes tchéco-slovaques qui a formé trait d'union entre les Russes et l'Entente; cette dernière est bien cynique en remettant sur le tapis la misère des régions russes occupées, puisque le blocus anglais les atteint tout comme l'Allemagne.

Balfour, au sujet de ces États frontières, dit que l'intervention en Finlande visait à mettre celle-ci sous la dépendance de l'Allemagne, à en faire une espèce de Portugal allemand.

La vérité, c'est que les Finlandais n'écoulaient plus l'Angleterre, qui les menaçait d'un isolement. Quant aux provinces baltes, à la Pologne et à l'Ukraine, Balfour accuse précisément l'Allemagne de les traiter comme elle traite la Grèce, en lui extorquant des services actifs pour la guerre, alors que pas un soldat n'a été fourni par ces contrées; il blâme en outre la politique allemande en Roumanie, tout comme l'individu courant avec ce qu'il vient de dérober en criant au voleur.

Or, qui a tiré les Roumains de leur neutralité?

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

« L'Echo de Sambre et Meuse » publie le communiqué officiel allemand de midi et le dernier communiqué français, douze heures avant les autres journaux

Communiqués des Puissances Centrales

Berlin, 22 août.

Théâtre de la guerre à l'Ouest.

Groupe d'armées du Kronprinz Rupprecht de Bavière

Dans la région du Kemmel, nous avons refoulé des attaques partielles de l'ennemi de part et d'autre de la route Loker-Dranoeter. Hier, les Anglais ont entamé des attaques de large envergure.

Entre Moyenville et l'Ancré, dans la direction de Bapaume, l'ennemi avait mis en ligne des corps d'armées britanniques ainsi que des troupes de la Nouvelle Zélande en masses compactes.

Derrière le front, les contingents de cavalerie anglais étaient prêts à intervenir.

Aidés par un feu d'artillerie des plus intenses ainsi que par plusieurs centaines de tanks, les fantassins ennemis se sont portés à l'assaut sur un développement de quelque 20 kilomètres. Leur premier assaut s'est écroulé devant nos positions de combat.

Par des poussées locales, nous avons repris à l'ennemi des éléments du fil de terrain méthodiquement abandonné à l'adversaire.

Pendant toute la journée, l'ennemi a poursuivi ses attaques violentes.

Les centres du combat étaient sur les ailes du champ de bataille.

Toutes les entreprises de l'ennemi ont complètement échoué et lui ont valu des pertes lourdes.

Nous avons déjoué des tentatives ennemies de franchir l'Avre près de Hamel. Un grand nombre de chars d'assaut démolis gisent devant notre front.

Entre la Somme et l'Oise, la journée s'est écoulée calme.

Dans la nuit du 20 au 21, au Sud-Ouest de Noyon, nous nous sommes quelque peu retirés sans combat.

Pendant toute la journée suivante, l'ennemi a encore dirigé son feu d'artillerie sur nos positions évacuées. C'est seulement dans la soirée que ses détachements de reconnaissance ont tâtonné vers la vallée de la Divette.

Les troupes combattant dans le bois de Carlepont ont été réplacées derrière l'Oise sans que l'adversaire s'en soit aperçu.

Des charges ennemies qui y ont été préparées hier au matin par un feu d'artillerie des plus intenses et d'une durée de plusieurs heures sont donc restées infructueuses.

Entre Blérancourt et l'Aisne, l'adversaire a continué ses attaques pendant la journée. Il n'a pu gagner du terrain que près de Blérancourt.

L'assaut dirigé par l'ennemi sur le reste du front et, le soir, tout particulièrement contre le secteur de part et d'autre de la gorge de Quesain s'est avorté avec les pertes les plus lourdes pour l'ennemi.

Berlin, 21 août. — Officiel.

Le croiseur-cuirassé « Du Petit-Thouars », que nos ennemis ont annoncé comme ayant été coulé, a été détruit par un de nos sous-marins tandis qu'il convoyait un important transport d'Amérique en France.

Vienne, 21 août. — Officiel de ce midi.

Près de Nervesa, des détachements de reconnaissance italiens ont tenté de prendre pied sur la rive orientale de la Piave; ils ont été exterminés.

Par ailleurs, duel d'artillerie sur un grand nombre de points.

En Albanie, pas d'événement particulier à signaler.

Sofia, 19 août. — Officiel.

Sur le front en Macédoine, dans la boucle de la Czerna et au Sud d'Huma, la canonnade ennemie a été partiellement plus violente. Nos batteries ont incendié un dépôt de munitions ennemi établi près du village de Machadab.

A l'Est du Vardar, canonnade réciproque assez intense avec interruption.

Dans la plaine qui s'étend en avant de nos positions au Nord du lac de Tahnio, engagements entre patrouilles.

Constantinople, 19 août. — Officiel.

Sur le front en Palestine, à l'Est du chemin de fer Ludd-Tul-Kerm, un détachement de reconnaissance ennemi a été repoussé.

Nous avons repoussé par contre-attaques un fort

Et ne voit-on pas les journaux roumains publier que les élections n'ont pas été influencées par les Allemands en Roumanie?

Quant aux colonies allemandes, citons textuellement les paroles de Balfour :

« Nous avons pris les colonies allemandes; quiconque les a étudiées doit convenir d'une surprenante amélioration dans ces territoires; mais le régime de l'Allemagne dans ces colonies mettrait à sa disposition des bases capables de lui soumettre le commerce du monde entier, et ferait subir aux indigènes un régime tyrannique. »

Messieurs, l'Angleterre ravit des colonies, prétend être mieux qualifiée pour la gestion de celles-ci, et, dès lors, les annexes à ses possessions. Balfour ignore-t-il que les opérations de l'Entente ne font que décimer les populations africaines?

Que dira-t-il du gigantesque recrutement d'indigènes dans les colonies anglaises et françaises? et du préjudice à la civilisation par le fait que tant de soldats nègres viennent se mêler aux Européens?

Le sort de l'Afrique est plus enviable si l'Angleterre n'avait pas violé le pacte congolais; et l'Allemagne est la seule puissance qui cherche l'abolition du militarisme en Afrique australe.

Messieurs, l'histoire de nos colonies prouve que notre politique n'est pas agressive, que nous ne visons pas à la suprématie.

Nous demandons un arrangement colonial par lequel toute puissance aurait des possessions proportionnées à son importance. Il y a blaspème à prétendre que l'annexion des colonies allemandes soit une œuvre humanitaire.

détachement de reconnaissance ennemi qui s'était avancé jusqu'à Merdj Kefsa et lui avons infligé de lourdes pertes.

Pour le reste, il n'y a à signaler que des canonnades réciproques de peu de violence. Sur les autres fronts, la situation ne s'est pas modifiée.

Constantinople, 20 août. — Officiel.

Sur le front en Palestine, après une violente préparation d'artillerie, les Anglais ont attaqué la nuit dernière nos positions du secteur de la côte.

La force infanterie ennemie qui s'est lancée à l'assaut sous la protection du feu de son artillerie, a été nettement repoussée au cours de longs et sanglants combats livrés à l'arme blanche et à coups de grenades à main. Nous avons tenu nos positions sur toute la ligne.

Au cours de ces combats, le régiment d'infanterie n° 21 s'est particulièrement distingué.

Les pertes de l'ennemi sont très élevées; les corps d'un grand nombre de tués gisent devant nos positions.

Une nouvelle attaque dirigée par l'ennemi contre Merdj-Kesva a aussi été repoussée.

Canonnade réciproque habituelle dans la journée. Sur le reste du front, rien d'important à signaler.

La nuit du 19 au 20 août, des aviateurs ennemis ont attaqué Constantinople. Pas de dégâts. Quelques sujets italiens ont été légèrement blessés.

— 0 —

Berlin, 20 août. — Officiel.

Les Français ont prononcé entre Beuvraignes et l'Oise de fortes attaques qui ont duré toute la journée et ont fait du 19 au 20 un jour de grande bataille pendant lequel ils ont mis en œuvre tous leurs moyens en vue d'atteindre leurs objectifs.

Les divisions renforcées de troupes fraîches et ayant fait leurs preuves devaient remporter à cet endroit des succès décisifs qui, malgré leur grande supériorité, leur ont été refusés.

Le terrain compris entre Crapeunmesnil et Fresnières, entre Lassigny et Thiescourt a été le but de violents assauts; leurs troupes ont attaqué nos lignes en vagues compactes successives et appuyées par un grand nombre de canons, mais toutes leurs attaques ont échoué sous notre feu de défense ou au cours de nos contre-attaques.

L'ennemi n'a tiré aucun avantage de soin qu'il avait pris d'envelopper ses attaques de brouillard artificiel.

Les rapports de nos troupes sont unanimes à constater le grand nombre de morts qu'ont eu les assaillants.

Avec des pertes tout aussi grandes que celles qu'il a subies entre Beuvraignes et l'Oise, nous avons repoussé de fortes attaques partielles de l'ennemi au-dessus de Chaulnes, principalement entre Carlepont et Louvion, où il a vainement mis en ligne à diverses reprises des forces importantes.

Sur tout le front, nous avons fait un grand nombre de prisonniers, et au cours de fructueuses attaques prononcées par nos troupes au Nord de Lihons ainsi qu'en nous emparant d'une partie de tranchées ennemies au Sud de Goyencourt, nous avons pu constater les fortes pertes subies par l'ennemi lors de ses dernières attaques, pertes sur lesquelles les communiqués ennemis essayent de donner le change en parlant de pertes allemandes soi-disant énormes.

Communiqués des Puissances Alliées

Paris, 21 août (3 h.) :

Au cours de la nuit, la situation est restée sans changement entre l'Oise et l'Aisne.

Les Allemands n'ont tenté aucune réaction. Ce matin, nos troupes ont continué leur progression sur tout l'ensemble du front.

Carlepont et Cuts sont tombés entre nos mains.

Nous avons gagné du terrain après de vifs combats à l'Ouest de Lassigny et repoussé plusieurs coups de main ennemis en Champagne.

Paris, 21 août (11 h.) :

Entre le Matz et l'Oise, les Allemands, malgré leur résistance, ont fléchi sous la poussée énergique de nos troupes.

Lassigny est tombé.

Plus au Sud, nous avons pris pied sur le Plémont, enlevé le bois d'Orval et porté nos lignes aux abords de Chirourcamp.

A l'Est de l'Oise, nous avons poursuivi nos succès au cours de la journée.

A gauche, les bois de Carlepont sont en notre pouvoir, ils bordent l'Oise, à l'Est de Noyon entre Sempigny et Pontoise.

Plus à l'Est, nous avons dépassé la route de Noyon à Coucy-le-Château, conquis Gamelin et Le Fresno, Blérancourt et porté nos lignes aux abords de Saint-Aubin.

Depuis hier, nous avons libéré une vingtaine de villages et réalisé une avance de huit kilomètres en certains points.

Mais Balfour ne se rend même pas compte du ridicule qu'il y a dans ses accusations envers l'Allemagne, alors qu'il lui-même annexe d'embles des territoires étrangers.

Nos discours se terminent ainsi : « le précepte qui sépare les Alliés des Centraux est trop profond », mais ses actes ne feront que l'approfondir davantage.

Rappelons ce que disait Kant : « Impossible de conclure la paix s'il ne reste pas un certain degré de confiance en l'ennemi; on n'aboutit alors qu'à une guerre d'extermination. »

Or, tel est bien l'objectif de Balfour; il craint qu'un souffle de confiance ne vienne animer les nations, c'est pourquoi, non content de blâmer le gouvernement de l'Allemagne, il blâme également son peuple.

Messieurs, l'Entente redevient conquérante comme lors de l'entrée en guerre de l'Italie et de la Roumanie, et il faut que la nation allemande maintienne son effort une cinquième année de guerre.

Nous ne voulons pas donner la réplique dans le même sens, et parler de knock-out, nous adoptions au contraire une politique de réconciliation; autrement, nous ne ferions que mettre l'adversaire en posture avantageuse.

Balfour craint la possibilité de paix; si les diplomates de l'Entente avaient pris les mêmes précautions, il y a cinq ans, on eût évité cette guerre mondiale.

Et comment éviter les guerres futures? Messieurs, il y a là une foule de questions brûlantes, mais on parviendra à la solution, n'en déplaise à Balfour, qui, si peut retarder l'issue, est impuissant à l'empêcher.

PRIX DES ABONNEMENTS :

1 mois, fr. 2.50 — 3 mois, fr. 7.50

Les demandes d'abonnement sont reçues exclusivement par les bureaux et les facteurs des postes.

Les réclamations concernant les abonnements doivent être adressées exclusivement aux bureaux de poste

J.-B. COLLARD, Directeur-Propriétaire

La « Tribune Libre » est largement ouverte à tous.

Londres, 20 août. — Officiel.

Nous avons avancé notre ligne hier soir dans les environs de la route de Vieux-Berguin à Outtersteene; à cette occasion, 182 prisonniers sont restés entre nos mains.

Nos troupes ont repoussé quatre attaques dirigées par l'ennemi contre ceux de nos postes établis au Nord-Est de Chilly; en outre, elles ont efficacement attaqué des postes allemands établis à l'Ouest de Bray.

Entre la Lave et la Lys, nos patrouilles ont encore progressé; elles sont en ce moment à l'Est de la route de Paradis à Merville.

Combats locaux sur les deux rives de la Scarpe. Nous avons enrayé des attaques dirigées par les Allemands au Sud de la rivière contre des postes que nous avons établis à l'Est de l'ancienne ligne ennemie.

Notre ligne a été légèrement avancée à l'Est de Fampoux.

Des deux côtés de la Lys, nous avons aussi gagné du terrain. Nous avons pris Lepinette et nous trouvons à l'Est de Merville.

Nous nous sommes aussi emparés, au Nord de Merville, de Vierhoek et de la Couronne.

Rome, 20 août. — Officiel :

Après un violent feu de canons et de mortiers, d'importants détachements ennemis ont attaqué hier à l'aube de l'Ouest et du Nord nos lignes établies sur le Cornone et les versants méridionaux du Sasso Rosso.

Nos défenseurs ont enrayé l'attaque autrichienne après une courte mêlée. Nos renforts, rapidement mis en ligne, ont exécuté une contre-attaque, repoussé l'ennemi avec fortes pertes et fait des prisonniers.

Les Autrichiens ont tenté d'attaquer nos lignes les plus avancées au Nord du lac de Ledro et de surprendre nos patrouilles de couverture au Nord du col del Rosso; ils ont été repoussés par notre feu.

Des détachements de reconnaissance anglais ont fait quelques prisonniers sur le plateau d'Asiago.

De la vallée de Lagarina à la vallée de l'Astico, notre artillerie a été très active.

Dans la région d'Asolone, une canonnade plus violente de l'ennemi a provoqué une riposte énergique de nos batteries.

Les Opérations à l'Ouest

Berlin, 21 août. — Au cours d'une allocution adressée au 3^e régiment de gardes à pied, le jour de l'anniversaire de la bataille de Saint-Privat, qui eut lieu le 18 août 1870 et à laquelle il a pris part lui-même, le feld-marchal von Hindenburg a dit entre autres :

« Pendant cette année, le régiment a cueilli de nouveaux lauriers, mais il a aussi fait de lourds sacrifices; nous garderons le souvenir reconnaissant et respectueux des camarades qui sont tombés. »

Mais nous devons aussi porter nos yeux vers l'avenir. Notre situation est favorable, bien que nous ne pouvons le reconnaître avec tranquillité — nous ayons à notre tour subi un échec en ces derniers temps.

Ce sont là des alternatives sur lesquelles il faut toujours compter.

Nous ne devons pas nous laisser influencer par cet échec; le succès est avec nous. L'ennemi commence à s'épuiser, et il suffit que nous ne cédiions pas.

Il nous faut donc tenir, et si nous tenons nous arriverons à une paix allemande solide et honorable. »

La foire de Breslau

Breslau, 18 août.

La province de Silésie riche en industrie et commerce est arrivée, par suite de la guerre, dans une situation tout à fait particulière.

L'histoire rappelle le grand trafic avec l'Est et le Sud-Est dont le lieu de relai était au Moyen-Âge la capitale provinciale : Breslau.

Aux temps modernes, l'industrie charbonnière et métallurgique a pris au Sud-Est de la Silésie Supérieure un développement splendide.

L'industrie du tissage s'est aussi développée fortement dans diverses parties de la province, pour ne nommer que la branche d'industrie la plus en vue — mais les fermes barrières que les circonstances politiques élevaient autour de ce pays de frontières, n'étaient pas un petit obstacle au libre développement de ses forces économiques.

Maintenant en peu de temps tout est changé. L'Empire allemand a de nouveaux alliés, l'Empire russe est démembré, les barrières douanières sont tombées et ne se réorganisent plus sous leur ancienne forme. De nouvelles relations économiques s'ouvrent qui ne pourront passer devant la Silésie sans s'y arrêter.

aux temps passés, il est certain que cette opinion est complètement erronée en ce qui concerne la 3^e République, non seulement au point de vue intellectuel et politique, mais même sur le terrain de la vie économique.

Si l'on étudie le développement de l'économie politique en France, on est étonné de l'essor peu considérable que ce pays a pris durant les 40 dernières années. Cet examen devient surtout instructif, si l'on compare la France à l'Allemagne.

Cette comparaison est déjà possible et bien placée pour la simple raison que les deux pays ont presque la même étendue. (L'Allemagne : 540.000 km² ; la France : 535.000).

Au point de vue des richesses du sol également, abstraction faite de la houille, la France peut faire la concurrence avec n'importe quel autre pays. Elle est extraordinairement avantagée par rapport à l'Allemagne au point de vue de sa situation géographique et de son climat.

Ce n'est donc pas la faute de la nature, si son développement économique s'opère de beaucoup plus lentement que dans tous les autres pays civilisés, et subit même un recul pour certaines branches.

La raison principale en est sans aucun doute dans le stationnement et en fin de compte dans la baisse du nombre et de l'activité de la population.

Ces circonstances se montrent avec le plus d'évidence dans l'agriculture où la routine et le manque de nouvelles méthodes se font le plus sentir. Le morcellement du sol par suite du partage des héritages abîme et le grand nombre des petites industries ont fait obstacle à l'économie agricole technique et au progrès. La situation des fermiers et des petits cultivateurs français — il n'y a pas en France de grandes propriétés foncières du même genre que celles de l'Allemagne — est très arriérée.

Le sol d'ailleurs très fertile n'est donc pas exploité suffisamment ; comme dans tous les pays d'une population peu dense, l'exploitation y est plus extensive, l'emploi d'engrais chimiques et de machines agricoles de loin pas si répandu qu'en Allemagne.

Le rendement par hectare, surtout en céréales et en pommes de terre est également dans ce dernier pays deux tiers environ plus grand qu'en France. On y constate naturellement aussi une augmentation dans le rendement, mais elle n'est que vingt pour cent pendant les 20 dernières années, alors qu'en Allemagne elle est de soixante pour cent.

Le rendement de l'agriculture allemande dépasse celui de la France non seulement au point de vue du chiffre absolu, mais encore par tête d'habitant. Il en est de même de l'élevage.

La valeur de la propriété foncière diminue proportionnellement avec la dépopulation du pays. Dans le « Economiste français » du 2 janvier 1915 se trouve un exposé très instructif de cette question.

Si l'on considère les différentes parties de la France, on constate que les contrées dans lesquelles on enregistre une augmentation de la population, marquent une légère plus-value des biens fonciers, alors que dans les autres la dépopulation descend jusqu'à 75 p. c.

Des statistiques françaises ont calculé que de 1879 à 1914, la propriété foncière a perdu dans tout le pays une valeur de 35 millions de francs, parce que les habitants n'ont pas su ou voulu hausser la valeur du sol en augmentant son rendement.

La même stagnation se manifeste dans l'industrie, exception faite pour la construction des automobiles et des aéroplanes.

La France ne s'est pas transformée en un Etat industriel au même degré que l'Allemagne, dans certaines contrées des industries anciennes ont même disparu.

Pendant les dernières années on a compté que 47 sur 100 des habitants s'occupent de l'agriculture et seulement 37 de l'industrie.

Dans ce domaine encore ce sont les bras qui font défaut, si bien que de nos jours la France ne sait pas produire plus qu'il y a 10 ans.

Il n'est pas besoin de montrer que le travail bien dirigé et spécialisé, qui n'est possible que là où il y a abondance d'ouvriers, est le plus productif et le plus lucratif.

Le salaire de l'ouvrier et de l'employé français est pour la même raison inférieur à celui qui est payé en Allemagne.

L'industriel français ne vit pas avec son temps, il ne sait pas s'accommoder avec les clients étrangers et perd par conséquent constamment du terrain, même dans son propre pays.

Même les soi-disant articles de Paris (les fines marchandises de luxe), on les achète souvent à meilleur prix à Berlin ou à Vienne. Malgré qu'il possède une haute conscience de lui-même, il lui manque certaines connaissances et l'esprit d'initiative.

Il en est résulté que des branches d'industries entières ont passé aux mains d'étrangers.

Les hôtels, par exemple, à la côte méditerranéenne surtout, étaient en dernier lieu des entreprises allemandes. De nombreuses concessions de mines appartenait à des étrangers, particulièrement aussi dans le bassin renommé de Briey où 75 % des ouvriers étaient des non-français, principalement des Italiens (29000), des Belges et des Allemands (9000 de part et d'autre).

Avant la guerre, le nombre d'étrangers en France était de 3 %, dont une partie seulement était naturalisée.

Le produit de leur travail est naturellement en grande partie perdu pour le pays. Les trop hauts murs de protection par lesquels on a cherché à renforcer les produits indigènes, ont justement contribué à les diminuer, à les rendre impropres à la concurrence sur le marché mondial, ce qui est d'autant plus néfaste que l'industrie française ne peut pas s'appuyer sur une nombreuse clientèle nationale.

Les commerçants français, encore moins que les industriels, n'ont pas été à la hauteur de la concurrence mondiale, surtout pas à celle des Allemands.

Le commerce intérieur, si important à la stabilité et au bien-être d'un pays, est toujours contrecarré par les douanes intérieures, les difficultés de transport, et surtout les impôts sur le commerce qui constituent la plus grande source de revenus pour l'Etat. A cela il faut ajouter l'état arriéré de tout le système administratif.

Non seulement le nombre des employés est extraordinairement élevé, mais leur travail est en partie inutile, en partie même nuisible ; il arrête l'activité individuelle et rend les communications plus difficiles.

On le constate surtout dans le commerce extérieur qui est la voie principale pour amener la richesse dans un pays.

Le commerce extérieur total de la France était en 1913 de 15.355 fr., c'est-à-dire le double de ce qu'il était il y a 25 ans, alors que celui de l'Allemagne s'est plus que triplé et est monté à 26.083 millions de francs.

La raison du développement si lent du commerce français se trouve en partie dans le manque d'initiative et la trop grande dépendance du commerce français, qui ne fait que des affaires demandant peu d'efforts et n'exposant à aucun risque, excluant aussi par conséquent les gains faciles, sûrs et considérables.

Routinier, il ne se donne pas la peine de visiter le client et d'adapter ses habitudes dans les affaires aux désirs d'autrui.

Toute sa méthode de travail est pour ainsi dire bureaucratique.

Le commerçant allemand au contraire apprend les langues étrangères, donne rapidement et clairement à tout étranger les renseignements demandés et cela

dans la langue du correspondant ; il entre dans les plus petits détails, se servant des termes mêmes des prix et des mesures qui sont en usage dans le pays de son client.

Les conséquences de cette force économique peu considérable se font sentir déjà pendant la guerre, dans la dépendance de plus en plus grande où se trouve la France vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Amérique.

Non seulement l'importation des vivres sur des bateaux étrangers, mais encore l'importation de l'étranger de toutes les matières premières et des produits achevés provoquent une diminution rapide et radicale de la richesse nationale.

Jusqu'à la fin de l'année 1916, les Français ont connu un déficit de 25 milliards de francs dans leur commerce extérieur.

Le développement deviendra d'autant plus funeste que la richesse nationale a cessé d'augmenter depuis de longue date.

Au début de la guerre, le trésor national allemand, qui en 1870 était inférieur à celui de la France, était de la moitié plus grand que celui de ce dernier pays. D'après Helfferich il montait à 420, d'après Steinmann-Bucher à 500 Milliards de francs, alors que celui de la France n'était que de 300 Milliards.

Il en est de même des revenus qui se sont élevés, en Allemagne en 1913 à 50, en France à 30 milliards de francs.

Ces chiffres sont éloquentes et n'ont pas besoin de commentaires.

Les richesses accumulées des temps antérieurs empêchent évidemment encore le mouvement rétrograde économique.

L'instinct économique tant vanté de la France a procuré à celle-ci le bien-être, aujourd'hui que les conditions de vie sont tout autres il menace de le détruire.

Le petit bourgeois français se distingue par son application et sa modestie.

Le but de ses efforts, en vue duquel il travaille et épargne toute sa vie n'est pas de se rendre indépendant ou d'améliorer sa situation, mais de passer le dernier tiers de son existence en repos.

De tels efforts excluent tout courage, et un avoir par lequel on ne risque pas de nouvelles entreprises et qu'on fait simplement servir à assurer sa subsistance en lui faisant produire des intérêts minimes mais sûrs, un tel avoir est complètement improductif, abstraction faite des forces qui se perdent ainsi pour le travail national.

Le grand capital français en général manifeste la même apathie pour tous les placements productifs, pour les prêts de crédits aux sociétés industrielles surtout.

Les banques limitent principalement leur action au placement des emprunts sûrs de l'Etat et des villes auxquels viennent se joindre les fonds placés dans les constructions de chemins de fer et des ports, pour lesquels le gouvernement accorde des garanties.

Puisque la France avait de grands capitaux disponibles par suite du manque d'exploitation de ses fonds, elle les convertit en des emprunts à l'étranger où l'argent travailla au profit d'autrui.

Cette méthode qui fit donner à la France le titre de banquier mondial, la politique étrangère a retiré un immense avantage, et c'est la raison pour laquelle le gouvernement l'a favorisée.

DÉPÊCHES DIVERSES

Constantinople, 20 août. — Le Sultan recevra demain, en audience solennelle, le comte Bernstorff, qui lui remettra ses lettres de créance en qualité d'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople.

Londres, 20 août. — Le Conseil de l'alimentation a créé une commission chargée d'empêcher la concurrence dans le ravitaillement et de coordonner les services de navigation.

La Haye, 20 août. — La Reine ayant prié M. de Savornin-Lohman de constituer un Cabinet, il a décliné cette offre, en disant que son grand âge ne lui permettait plus de se charger d'un portefeuille.

Berlin, 20 août. — De la « Gazette de Voss » : « Si nous sommes renseignés exactement, la question polonaise sera provisoirement réglée en principe par la candidature de l'archiduc Charles-Etienne. »

L'élection du roi de Pologne aura lieu le 2 septembre ; si, comme on s'y attend, l'archiduc Charles-Etienne est proclamé roi, les Puissances Centrales se déclareront d'accord.

En ce qui concerne la Lithuanie, la situation provisoire actuelle sera aussi établie sur des bases plus solides.

Berlin, 20 août. — Les chefs des partis du Reichstag délibéreront demain après-midi avec M. von Hintze, secrétaire d'Etat.

La commission principale du Reichstag ne se réunira que si les déclarations de M. von Hintze ne donnaient pas satisfaction aux parlementaires.

Vienne, 20 août. — Le prince Janusz Radzwill, chef du département de l'Etat polonais à Varsovie, est arrivé ici cet après-midi.

Il a été reçu par les membres polonais de la Chambre.

Il aura demain, dans la matinée, une entrevue avec le comte Burian ; il a demandé à l'Empereur une audience qu'il lui sera accordée jeudi.

FAITS DIVERS

Un jeune homme meurt de frayeur

Trois jeunes gens, Marcel L., Jacques G. et Jean D., de Vaux-s/Chèvremont, âgés de 16 à 17 ans, s'étaient introduits, vers 4 h. 1/2 de l'après-midi, dans la prairie du fermier Molitor en franchissant la clôture de protection.

Les arbres de cette prairie avaient été dépouillés de 400 k. de fruits le matin, et le propriétaire, accompagné de son domestique faisaient le guet.

Dès qu'il eut aperçue les maraudeurs, ils accoururent et poursuivirent les fuyards qui détalèrent à toute jambe.

D. fut rejoint et le fermier lui administra une raclée exemplaire. Les deux complices continuèrent leur course effrénée.

Mais la frayeur d'être appréhendé fut grande chez L. Elle provoqua des battements précipités du cœur qui lui coupèrent la respiration et il tomba évanoui. Il resta couché dans le pré jusqu'à la soirée.

Dès qu'il eut repris connaissance, il regagna son domicile et mit sa mère au courant de ce qui s'était passé.

Voyant que son fils craclait du sang, l'épouse L. fit venir M. le docteur Boden.

Le praticien jugea l'état du jeune homme très grave.

Les prévisions du praticien se réalisèrent

nous aussi sain d'esprit que vous et moi ; et cependant le germe de la folie est en lui, et, tôt ou tard, il commettra un autre crime.

— Comment s'avez-vous que ce crime a été prémédité ? demanda brusquement Fretthy.

— Ce n'est pas difficile à deviner. Whyte était suivi, cette nuit-là, et quand Fitzgerald le quitta, l'autre était prêt à prendre sa place, vêtu comme lui.

— Ce n'est pas un argument, répliqua Fretthy en regardant attentivement le docteur. Il y a des douzaines de personnes, à Melbourne, qui portent des habits de soirées, des paletots clairs et des chapeaux mous. Et tenez, moi j'en porte presque toujours.

— Eh bien ! ce n'était peut-être qu'une coïncidence, dit le docteur un peu désarçonné, mais l'emploi du chloroforme ne laisse aucun doute. On ne porte généralement pas du chloroforme sur soi.

— Je ne pense pas.

La discussion en resta là.

malheureusement, car vers 8 1/2 h. du soir, Marcel L. rendait le dernier soupir.

La mort est due à une embolie du cœur provoquée par l'effet de la frayeur.

L'enquête ouverte par la police a conclu à un accident.

Petit Carnet Juridique

De nos jours, jours sombres s'il en fut, les heureux mortels, connus sous le nom de « locataires principaux », ne dorment pas toujours sur un lit de roses.

En effet, ces braves gens, ou bien ne reçoivent plus le prix intégral de leurs sous-locations, quand ils en reçoivent quelque chose ! ou bien ne parviennent plus à relouer leurs quartiers ou appartements.

Cependant, en règle quasi-générale ils doivent, eux, payer intégralement leur loyer parce que la jouissance de l'immeuble leur est procurée conformément à la destination — nous avons examiné antérieurement ce qu'il fallait entendre par cette jouissance.

Certes, il existe des remèdes pour opérer non pas ce qu'en chirurgie on appelle « la cure radicale » mais pour atténuer les conséquences du mal.

Nous ne manquerons pas de faire l'exposé de ces remèdes quand nous aurons dit quelques mots de « L'impossibilité personnelle au preneur » de jouir des lieux loués.

Voici, sur cette intéressante question, un résumé de la théorie des auteurs, théorie suivie en règle générale par la jurisprudence.

« C'est de la chose qu'il a louée que le bailleur est le maître, son obligation ne consiste donc pas à garantir au preneur personnellement la possibilité de jouir. En conséquence, il est sans importance que le preneur n'ait pas pu profiter de la susdite jouissance dès que celle-ci a été possible.

En principe, le bailleur ne peut être tenu des faits de force majeure qui viennent empêcher le locataire de jouir de la chose louée.

Le bailleur ne serait responsable que si les faits de force majeure frappaient la chose elle-même et non pas le preneur personnellement.

D'aucun ont trouvé peu équitable cette distinction.

Remarquons immédiatement qu'un arrêté du gouvernement allemand en date du 20 novembre 1914, stipule ce qui suit :

« Les locataires qui ont été empêchés, par suite de la guerre, de jouir de la chose louée, peuvent demander ou la résiliation du bail ou une diminution du prix pour le temps pendant lequel ils auront été empêchés ; dans l'un et l'autre cas, il n'y a, pour le bailleur, lieu à aucun dédommagement de la part du preneur »

D'après ce texte, il n'y a donc plus lieu de distinguer si c'est la chose elle-même qui est frappée ou si c'est le locataire personnellement ; ce texte est absolument général.

Une circulaire, prise à la suite de cet arrêté, stipule qu'il est applicable à tous les cas où l'usage de la chose louée devient impossible à cause des faits de guerre.

La simple impossibilité, soit partielle, soit totale de faire usage de l'objet loué, que cette impossibilité soit relative à la chose ou au preneur, donne donc droit à la résiliation du bail ou à la diminution du loyer.

Si un locataire était obligé — et nous appuyons sur ce dernier mot — de fuir, il y aurait lieu à résiliation ou à réduction en vertu du dit arrêté.

Parmi les empêchements de jouir donnant lieu à résiliation du bail ou à réduction des loyers, figure l'expulsion du locataire.

Quid du locataire appelé sous les drapeaux ?

En droit civil, comme nous l'avons démontré précédemment, les loyers restent dus par tous ceux qui ont été appelés sous les drapeaux même lorsqu'aucun membre de leur famille n'a pu occuper les lieux loués.

La circulaire interprétative de l'arrêté du 20 novembre dont nous venons de donner le texte range cependant parmi les empêchements de jouir l'appel du locataire sous les drapeaux, à moins que sa famille y reste habitée sans être dérangée. Dans ce dernier cas, les loyers restent dus.

Quid de l'abandon des lieux loués ?

Si c'est par suite d'une crainte sérieuse d'un péril imminent ou admet généralement que la jouissance étant devenue impossible les loyers sont dus jusqu'au moment où le locataire a été en mesure de reprendre la possession des lieux loués.

Ce serait un tort de croire que tout départ, quel qu'il soit, entraîne « ipso facto » la réduction.

En effet il faut que deux conditions soient réunies.

1^o Une crainte sérieuse ; il ne suffirait donc pas de ce que l'on dénomme vulgairement une « frousse passagère », pour légitimer juridiquement le départ.

2^o Un péril imminent ; c'est au demeurant au tribunal qu'il appartient d'examiner chaque cas et de voir si réellement la crainte est sérieuse et le péril imminent.

Si on estime que le départ a été purement volontaire, il n'y a pas lieu à réduction.

Si l'autorité elle-même avait engagé les locataires à fuir, il y aurait lieu à réduction, voire à résiliation ; il en serait de même en cas de location d'une « Villa » dans une zone dangereuse. Ceux qui, en 1914, ont loué des villas dans ces conditions pourront, le cas

Chinston procéda à l'examen de M. Fretthy. Quand il l'eut terminé, son visage avait une expression de grande gravité, quoiqu'il cherchât à rassurer le millionnaire en se moquant de ses craintes.

— Vous êtes tout à fait bien, dit-il enfin. Les battements du cœur sont peut-être un peu faibles, mais c'est tout.

Comme Fretthy remettait sa redingote, on frappa à la porte et Madge entra.

— Brian est parti, commença-t-elle. Oh ! je vous demande pardon, docteur. Mais, est-ce que papa est malade ?

— Non, non, mon enfant, non Tout va bien. Seulement, il faut qu'il évite les émotions.

M. Fretthy se dirigeait vers la porte ; Madge, qui n'avait pas quitté le docteur des yeux, s'aperçut combien son visage était soucieux.

— Y a-t-il du danger ? dit-elle très bas, tout en suivant son père.

— Non, non, se hâta de répondre Chinston.

Théâtre de Namur

Direction MM. BRUMAGNE & PIRLET

Ouverture de la Saison d'Hiver, dimanche 8 septembre 1918. — Opéras, opérettes à grand spectacle. — Tous les dimanches, deux grandes représentations, à 3 1/2 h. et à 8 h. — Grande mise en scène. — Ballets.

échec, faire valoir leurs droits et obtenir une réduction.

Quid de la difficulté d'arriver aux lieux loués ?

Cette difficulté n'est pas par elle-même un motif soit de résiliation, soit de réduction.

Quid de l'installation de militaires dans la maison dont le locataire aurait été mis dehors ?

Dans ce cas il y a lieu à réduction, voire à résiliation. La circulaire interprétative de l'arrêté du 20 novembre 1914 vise donc bien ces divers cas et d'autres que nous résumons ci-dessous :

A) Réquisition de l'objet du louage en vue de fins militaires ou d'autres mises en possession par suite d'ordonnance militaire.

Puisque nous parlerons de réquisition, signalons que la « Ligue des locataires » a estimé que le remplacement des objets réquisitionnés en matière de réquisition de cuivre était à la charge du propriétaire qui, évidemment, a droit à l'indemnité prévue.

B) Défense du port d'armes, incorporation des terres de chasse dans la zone d'opérations.

Dans ces deux cas, la réduction, la résiliation sont de droit.

En résumé, toutes ces questions sont des questions de fait, des questions d'espèces que nos juges, nos bons juges, doivent examiner avec la plus minutieuse, mais aussi avec la plus bienveillante des attentions.

Paul ALBAIN.

Chronique Locale et Provinciale

ECOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE (4^e degré technique)

Préparation aux professions manuelles, aux emplois dans le commerce et dans les administrations publiques.

RENTÉE DES CLASSES

Les inscriptions seront reçues à l'Ecole, rue Basse Marcelle, 3, les 2, 3, 4 septembre, de 11 h. à 12 1/2 h. Les examens d'entrée auront lieu le 5 et les examens de passage le 4 septembre.

Dans l'intérêt exclusif de la population, nous avons été prendre copie des prochaines distributions de vivres.

Nous cherchons uniquement à remédier ainsi, dans la mesure de nos moyens, à l'étréitesse d'esprit de certains dirigeants ou tout au moins de certains de leurs bureaux.

Comité de Secours et d'Alimentation

Une distribution de lard, de café, de torréaline et de savon aura lieu comme suit :

I. de 8 à 12 heures			
Le 26 août, carnets de 1 personne			
Le 27 » » » 2 »			
Le 28 » » » 3 »			
Le 29 » » » 4 »			
Le 30 » » » 5 et 6 personnes			
II. de 2.30 à 4.30 heures			
Le 30 août, carnets de 7 personnes et plus			
Les retardataires seront servis samedi 7 septembre.			
RATION	Lard	300 grs.	fr. 1.50
	Café	4 paquets	0.40
	Torréaline	1 paquet	0.80
	Savon	1 brique	0.50
	Total		frs. 3.20

Théâtre de Namur

Dimanche 25 août 1918, à 4 h., Grande Matinée de Gala donnée au profit de l'Œuvre : « La Crèche Elisabeth », avec le précieux concours de Mlle Guillaume, cantatrice ; M. J. Leroy, baryton d'opéra-comique ; M. G. Denis, violoncelliste, 1^{er} prix avec grande distinction du Conservatoire royal de Bruxelles ; M. Gréini, diseur-auteur primé de l'Académie des Sciences.

Création à Namur de « La Louve », tragédie en 5 actes en vers juxtaposés libres de E. Gréini et H. Thoms.

Après le 2^e et 3^e acte : Brillant intermède musical. Orchestre complet sous la direction de M. A. Willame, professeur.

Prix des places : 1^{res} loges, baignoires, stalles, balcons, 5 fr. ; — Parquets et deuxièmes loges de face, 4 fr. ; — Deuxièmes loges de côté, 3 fr. ; — Parterre et troisièmes loges, 2 fr. ; — Amphithéâtre, 1 fr. ; — Parais, fr. 0,50.

On peut retirer les places d'avance chez M. J. Casimir, contrôleur en chef, rue Emile Cuvellier, 11 et 13, et chez les auteurs.

Petites Consultations

Sous cette rubrique nous répondrons — dans la mesure du possible — aux questions que l'on voudra bien nous poser.

Ce sera, si l'on veut, la « Boîte aux lettres » de l'Echo dont tous nos amis pourront user et même abuser.

PAPIERS en feuilles et rouleaux, sachets, cornets Bureau de Publicité, 21, boulevard d'Herbette, Namur.

THÉÂTRES, SPECTACLES ET CONCERTS

NAMUR-PALACE, Place de la Station.

Matinée à 4 h. — Soirée à 7 h.

Programme du 15 au 21 août

Au cinéma : « Cours de Frères », drame en 3 p. ; — Si l'Amour n'était pas, comédie burlesque en 2 parties ; — Erreur fatale, drame ; — Incinération d'Immondices, documentaire ; — Amour de Matelot, drame en 2 parties.

Au music-hall : « Les Itales », travail sur corde ; — O'Connor », travail sur fil de fer.

— Oui, il y en a ; je le sens. Dites-moi tout : je veux savoir. Cela vaudra mieux pour moi.

Le docteur la regarda quelques instants, hésitant. Alors, lui mettant la main sur l'épaule :

— Ma chère jeune lady, dit-il gravement, je vous dirai ce que je n'ai pas osé avouer à votre père.

— Quoi ? demanda-t-elle en palissant.

— Son cœur est en mauvais état.

— Et il y a un grand danger ?

— Oui, un grand danger. Dans le cas d'un choc soudain...

Il hésita.

— Eh bien !

— Il tomberait probablement foudroyé.

— Mon Dieu !

XXVI

KILSIP A UNE THÉORIE PROFESSIONNELLE

M. Calton était dans son cabinet, lisant une

* JARDIN D'ÉTÉ *

Hôtel de Hollande

PLACE DE LA GARE,